

Extrait d'une conversation préparatoire à l'exposition Enlarge Your Practice sur la question des pratiques. En présence de l'artiste Fabien Giraud.

Mathilde Villeneuve : Fabien, on t'a demandé, vu le temps que tu passes sur You Tube ou Daily Motion, d'y faire une sélection de vidéos particulièrement intéressantes du point de vue des pratiques, et tu as défendu l'idée de les présenter dans l'expo à égalité de traitement avec les œuvres des artistes.

Fabien Giraud : Je suis parti de votre idée de l'exposition qui réunit un ensemble de pratiques amateurs réinvesties, prolongées ou amplifiées par les artistes : étrangement ce que l'on trouve sur You Tube, la plupart du temps, ce sont des pratiques qui ne deviendront jamais des sports ou des loisirs de masse. Ce sont souvent des actes mineurs et circonscrits comme ce type qui fait des burns de moto dans son salon, ou cette pratique du finger boarding (du mini-skate avec les doigts) ça ne deviendra jamais un sport national, ça restera toujours au stade embryonnaire. Pourtant, il n'y a priori aucune différence entre un mec qui fait des bulles géantes avec du chewing-gum et ceux qui pratiquaient dans les années 70 la planche à roulette dans une piscine vide. Pourtant pour eux quelque chose s'est embrayé qui fait qu'aujourd'hui le skateboard est un sport avec une économie gigantesque, un way of life et une mode vestimentaire. Des pratiques comme celles là, il en naît tous les jours sur You Tube. A la base ce sont des inventions du dimanche.

Claire Moulène : Donc tu fais vraiment le choix de pratiques minoritaires qui n'ont pas vocation à franchir les frontières d'un certain anonymat ?

FG : Oui. Après il y a une deuxième voie qu'on retrouve dans l'exposition et qui suppose des développements à l'intérieur même de pratiques plus installées, comme tous les dérivés du skate board. La vidéo de Raphaël Zarka par exemple , « Riding modern art », montre des skateurs qui investissent des sculptures publiques, et de même l'artiste Julien Prévieux m'a signalé une vidéo You Tube où, un peu dans la lignée des bricolages de Fischli & Weiss, un groupe de skateurs rajoutent des éléments perturbateurs pour compliquer les figures.

CM : Du coup ce n'est pas la nature de la pratique en tant que telle qui t'intéresse, mais plutôt ses suites, et ce qu'on en fait.

FG : En tout cas, cette idée d'une pratique qui n'embraye sur presque rien, c'est finalement assez proche de ce que font les artistes. On pourrait même se demander si l'art et les artistes ne seraient pas eux aussi en train de créer des dérivés de ces pratiques comme le tuning, le surf, le paintball les jeux de rôle. L'art reste toujours

singulier. Si un groupe de pop appelle et crée une adhésion massive, l'artiste est rarement dans cette position.

MV : En même temps, un site comme You Tube appelle à ce genre de pratiques. On n'y voit pas tout et n'importe quoi. La plupart des vidéos contiennent souvent un fort potentiel comique, quitte à franchir des records d'absurdité, de simplicité ou de débilité. La créativité sur You Tube passe par une certaine forme de compétitivité et se surenchère des internautes...

CM : L'autre question, c'est de savoir si You Tube engendre une esthétique ?

MV : Par rapport à l'exposition, on ne doit pas se contenter d'extraire des vidéos you tube et les importer dans l'espace d'exposition, il faut aussi avoir dans l'idée de ramener le « système » décomplexé de You Tube, où l'on trouve des vidéos amateurs et des vidéos d'artistes dans la galerie.

Jean-Max Colard : Comment amener dans l'exposition ce foyer d'indifférenciation des images qu'est You Tube ? Dès qu'on sort de la navigation induite par le web, on perd tout le système, on sort du flux. L'enjeu serait peut-être dans l'exposition de réintroduire du flux d'images indifférenciées ? D'où l'idée de notre « salle MTV » qui joue sur un excès d'images et donc un certain nivellement.

FG : C'est vrai qu'on pourrait imaginer, à la manière de Google et de certains moteurs de recherche, une exposition « intelligente » dans le sens où elle répondrait par réseau ou par analogie au goût des spectateurs. Le visiteur pourrait taper l'entrée « skate » et voir débouler une série de pièces relatives de près ou de loin à son centre d'intérêt.

JMX : Une autre question, c'est de savoir quelle distance, ou au contraire quelle proximité l'image d'une pratique, aussi idiote soit-elle, entretient avec cette pratique. Nés pour la plupart autour des années 80, les artistes qu'on veut inviter dans l'exposition appartiennent à cette génération qui apprend à danser, chanter et s'habiller en regardant la Star'Ac, à baiser en regardant du porno. Il y a l'idée que les images seraient aussi des lieux non seulement de modélisation, mais aussi d'apprentissage. Dans ce sens, voir des vidéos de skate, c'est une manière d'en faire.

FG : Pour ma part, mais c'est aussi le cas de Raphaël Siboni ou Raphaël Zarka par exemple, j'utilise ces pratiques comme un matériau. Il ne m'est jamais totalement étranger puisque ce sont des choses que j'ai aimé ou que des amis pratiquent, mais

ce n'est pas pour autant que je vais organiser de soirées hardcore ou des week-end de chasse. Je prends ces pratiques comme matériau – comme un biotope finalement - et je cherche à le rendre élastique. Je me demande finalement jusqu'où je peux pousser cette pratique, est-ce qu'il existe des points de rupture.

JMX : Mais chez Raphaël Zarka, on sent une mélancolie, et la perte d'une pratique adolescence, parce qu'on ne fait pas du skate à 30 ans comme on en faisait à 15... Pas un hasard s'il a publié ce petit livre, « Chronologie lacunaire du skateboard » : il quitte une pratique pour en écrire l'histoire, c'est une forme de retraite en somme. Ou une façon de continuer à faire du skate par d'autres manières.

CM : Tout près de cette idée, c'est que le paysage de cette exposition se partage très clairement entre deux catégories d'œuvres : la vidéo d'une part et la sculpture de l'autre.

JMX: Oui, entre des formes performatives qui relèvent de l'activité physique, et des images qu'on associe généralement à la déréalisation et à la dématérialisation de ce corps en action.

MV : Pourtant la sculpture ne fait souvent que suggérer une pratique non effective, comme le skate-park en tuiles de Wilfried Almendra, le tapis de kung-fu de Guillaume Ségur, tandis qu'à l'inverse les vidéos soit-disant déréalisantes remettent les corps en scène, et montrent les pratiques sur le mode du sur-régime.

JMX : Dans tout cela il y a l'idée qu'entre quelque chose de très matérialisé et l'image, la pratique fait l'objet d'apparitions et de disparitions, à géométrie variable.

FG : Moi, je m'intéresse à des situations où ces questions d'images, de virtualisation, de représentation sont tellement imbriquées, tellement compliquées, tellement retournées dans tous les sens et stratifiées, qu'on ne sait plus ce qui est quoi. C'est le cas notamment avec la pratique de l'Air Soft, ce jeu de rôle militaire hyperréaliste qui fera l'objet d'un film réalisé avec Raphaël Siboni. On est ici face à des situations très complexes qui mêlent réalisme et virtuel. Parce que les joueurs font eux-mêmes références à des films de guerre ou à des jeux vidéos, mais aussi à des documentaires historiques. Ils sont déjà eux-mêmes entre reconstitution et simulation. Et nous, on leur demande de re-simuler des gestes, de remettre en scène quelque chose qui est déjà l'imitation d'une image. On est dans un système à tiroirs, tellement complexe que la question réel/virtuel ne se pose même plus.

JMX : Au cours du XXème siècle, l'art a toujours tendu vers une forme de décroissance, il a cherché à aller voir ailleurs et plus loin. Dans les années 90, on a à nouveau assisté à un vaste mouvement d'ouverture et de sortie hors du champ. On a vu l'artiste en ingénieur, en entrepreneur, en sportif, en styliste, etc. On a parfois l'impression qu'on est au contraire aujourd'hui dans un moment de retour à l'intérieur du champ de l'art. Qu'on assiste à un certain repli vers des configurations plus formelles et vers une reconfiguration du champ de l'art ; une manière de faire revenir l'art à l'intérieur de ses frontières propres.

MV : Et au contraire, les artistes qu'on invite dans *Enlarge Your Practice* repartent chercher de nouvelles pratiques pour les réimporter dans le champ...

FG : Là encore, il me semble que chez les artistes de la jeune génération, il ne s'agit pas d'un repli. D'abord parce que ce décroissance, c'est un postulat de base. Il ne peut pas y avoir de retour en arrière possible. Ensuite, ce qui nous intéresse davantage, c'est d'analyser le fonctionnement de ces pratiques, de regarder comment les choses marchent et comment on peut s'y insérer. Il s'agit de s'intéresser au fonctionnement des phénomènes comme machines sociales, ça relève presque de la mécanique. Dans toutes mes discussions avec Raphaël Siboni, on se pose toujours la question de savoir comment un milieu clos devient plus ou moins élastique. Car ces tribus, ces pratiques minoritaires comme l'air soft, le finger boarding ou le punk végétarien, ce sont des biotopes autistes. Toutes ces communautés, sur le web notamment, sont autonomes : du coup, comment faire pour les étirer ? Pour moi l'art a de moins en moins de « dehors ». La question n'est plus, depuis bien longtemps de sortir du champ de l'art, mais plutôt de le tirer. De tester sa résistance, son élasticité.

Paris, le 13 mars 2007